

Henrich 2001

SODALIZIO GLOTTOLOGICO MILANESE  
ISTITUTO LOMBARDO  
ACCADEMIA DI SCIENZE E LETTERE

CINQUANT' ANNI  
DI RICERCHE LINGUISTICHE:  
PROBLEMI, RISULTATI  
E PROSPETTIVE PER  
IL TERZO MILLENNIO

ATTI DEL IX CONVEGNO INTERNAZIONALE  
DI LINGUISTI  
Milano, 8-9-10 ottobre 1998

A cura di Rosa Bianca Finazzi e Paola Tornaghi

Alessandria 2001



Edizioni dell'Orso

Pubblicato con il contributo  
del Consiglio Nazionale delle Ricerche

$\downarrow = n$      $\nabla = k$      $M = s$   
 $F = z$      $P = t$      $E = u$  (ü ?)  
 $\Gamma = b$      $C = d$   
 $\Phi = i$      $\Delta = l$

Fig. 3

$-\nabla\Delta AM \sim -k\lambda\eta s$   
 $OP\Phi OM\downarrow \sim A\vartheta\tilde{\nu}\alpha\tilde{\iota}\nu$

Fig. 4

## IV

SYSTÈME ET FONCTION DU SLAVON ECCLÉSIASTIQUE  
 COMME LANGUE ÉCRITE SUPRANATIONALE AU  
 MOYEN-ÂGE ET DANS LES TEMPS MODERNES

Christian Hannick, Würzburg

Le titre de cette conférence paraîtra ambitieux. Depuis 1913 il n'est rien paru qui remplace le travail magistral de Vatroslav Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*<sup>1</sup>, du maître incontesté de la philologie paléoslave au début du vingtième siècle (1838-1923).<sup>2</sup> Au contraire, on constate que le concept "kirchenslavisch" a fait place à une pluralité d'appellations comme "moyen-bulgare, vieux-serbe" etc., qui offrent l'avantage de diviser les problèmes et ainsi de restreindre l'approche à une période délimitée, à une contrée plus ou moins circonscriptible, et, plus encore, à un groupe de textes à l'exclusion d'autres. La méthode paraît sûre, mais le gain est douteux, car il n'est plus tenu compte des catégories linguistiques et culturelles de l'époque dont il est question. Aucun auteur du Moyen-Âge slave n'a défini la langue dont il faisait usage comme "moyen-bulgare" ou "vieux-serbe", mais plutôt comme "slověnskij jazyk", avec des variations de prononciation et d'orthographe touchant avant tout les voyelles nasales, les voyelles brèves, l'accent. Il y a toutefois des exceptions bienvenues: le *Manuel du vieux-slave* de André Vaillant (Paris 1948) ne se limite pas dans la présentation des faits de grammaire aux textes de la première époque de la littérature vieux-slave (ou vieux-bulgare), mais prend aussi en considération l'évolution de cette langue littéraire dans le domaine slave méridional, sans s'astreindre à des délimitations précises et, par là, contraignantes. De

<sup>1</sup> Cette deuxième édition revue et augmentée (Berlin 1913, la première est parue dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne en 1900) de l'ouvrage classique de Jagić a été l'objet d'importants comptes-rendus; voir entre autres F. Pastreček, "Archiv für slavische Philologie" 35 (1914), p. 202-226 et A. Meillet, "Bulletin de la Société de linguistique de Paris" 18 (1913), p. 236-247; d'autres recensions sont citées par G.A. Il'inskij, *Opyt sistematičeskoj kirilo-mefod'evskoj bibliografii*, Sofia 1934, n° 1655.

<sup>2</sup> Sur cette grande personnalité voir la bibliographie, très méritoire mais encore incomplète, de M. Živančević, *Literatura o Vatroslavu Jagiću*, in *Jagićev zbornik*, ed. I. Frangeš et alii, Zagreb 1986, p. 281-314.

même, mais dans une portée bien plus restreinte, l'excellent *Manuale di slavo antico* de Carlo Verdiani (Firenze 1956) présente en fin de volume (§180-181) de brèves mais utiles remarques sur les caractéristiques des recensions slavonnes de textes vieux-russes, moyen-bulgares, vieux-serbes, tchéco-moraves.

Déjà l'adjectif "supranational" dans le titre de cet exposé prête à discussion, et je suis conscient ici de ce que je poserai plus de questions que je n'apporterai de réponses. Faut-il définir le concept de nation quand il est question de "supranational"? "Nation" suppose-t-il "état"? Il y avait certes une conscience des entités ethniques qui n'étaient pas toujours identiques aux unités étatiques, d'ailleurs elles-mêmes très changeantes et peu conformes à une notion de frontière. Mais il y avait surtout une conscience d'une communauté de langue et de culture. J'évite à dessein l'expression "communauté linguistique", parce que ce ne serait pas conforme à l'époque dont il est question.<sup>3</sup>

La langue écrite des Slaves orthodoxes au Moyen-Âge et au début des Temps modernes – on se souvient du concept "Slavia orthodoxa" introduit par Riccardo Picchio<sup>4</sup> – reposait sur une conscience d'une unité morphologique et syntaxique au-delà des rédactions bulgare, serbe, russe, moldave, qui étaient caractérisées avant tout par des différences phonologiques et orthographiques, voire même parfois avant tout paléographiques. Le philologue contemporain en tient compte à bon droit et à juste titre pour classer les monuments littéraires conservés, mais il serait faux de perdre de vue que, à travers les rédactions, bon nombre de textes ont été transcrits, recopiés, remaniés, sans que les usagers d'alors, copistes et lecteurs, ne prennent conscience de différenciations créant des frontières.

Un exemple suffira ici à élucider ce fait qui n'a rien de problématique: à la requête de l'archevêque Jean de Novgorod, l'hégoumène Ilarion du monastère Lisickij de la Nativité de la Mère de Dieu, près de Novgorod, se rendit en 1397 au Mont Athos et en ramena un manuscrit du *Taktikon* de Nikon de la Montagne Noire, un recueil de 40 chapitres sur l'ordonnance monastique. Deux moines, Jakov et Pimen, transcrivirent (*pisali*) ce manuscrit dans l'espace de 24 jours.

<sup>3</sup> Voir l'excellent volume publié par R. Picchio, *Studi sulla questione della lingua presso gli Slavi*, Rome 1972.

<sup>4</sup> R. Picchio, *A proposito della Slavia ortodossa e della comunità slava ecclesiastica*, "Ricerche Slavistiche" 11 (1963), p. 105-127.

Ces données reprises au colophon<sup>5</sup> du manuscrit copié à Novgorod en 1397, le cod. St.-Petersbourg, RNB, F.II. I. 41, sont riches en informations. Il est évident que le codex du *Taktikon* ramené du Mont Athos par Ilarion était un manuscrit de la traduction slave du *Taktikon* de Nikon, rédigé en grec vers la fin du 11<sup>e</sup> siècle dans un monastère de l'Antiochène. Autrement, si Jakov et Pimen avaient dû traduire un texte grec ramené par Ilarion, ils ne se seraient pas acquittés de leur tâche dans un laps de temps si court. On connaît le manuscrit de 1397 conservé à St.-Petersbourg, il est de rédaction russe. Quant au codex ramené du Mont Athos par Ilarion et donc copié avant 1397, il devait bien être de rédaction bulgare, comme les seuls et rares manuscrits slaves du *Taktikon*, plus anciens que la copie de 1397. Nos deux moines Jakov et Pimen ont donc en recopiant le modèle athonite adapté aussitôt les caractéristiques propres aux rédactions moyen-bulgare et russe. Par ailleurs, le fait qu'ils aient effectué une nouvelle copie sur requête de l'archevêque, alors que le codex venu du Mont Athos était un texte slave, montre que, ou bien ce manuscrit athonite n'était plus très utilisable, ou bien que l'on préférerait à Novgorod un texte en rédaction russe, bien qu'il n'y ait aucune difficulté à lire et comprendre un texte en rédaction moyen-bulgare, ce que le laps de temps de 24 jours pour un texte d'environ 400 pages démontre.

Ainsi, le rôle du slavon ecclésiastique n'est qu'en partie comparable à celui du latin au Moyen-Âge et dans les Temps modernes, parlé et écrit par des personnes d'ethnies diverses et dont ils étaient conscients, et ceci, à côté d'une langue vernaculaire pour l'usage quotidien, ce qui crée un vrai cas de diglossie.<sup>6</sup> Tout comme en latin médiéval, il y avait en slavon ecclésiastique des différenciations phonétiques qui n'entravaient aucunement la communication au niveau supranational, mais qui correspondaient aux systèmes phonologiques des langues slaves en formation. On se rendra compte de la mesure de ce phénomène en se référant à la prononciation du slavon ecclésiastique en usage dans l'église serbe jusqu'à nos jours. Tout en utilisant depuis le

<sup>5</sup> A.G. Bobrov, *Knigopismaja masterskaja Lisickogo monastyrja (konec XIV-pervaja polovina XV v.)*, in: *Kniznye centry drevnej Rusi XI-XVI vv. Raznye aspekty issledovanija*, St. Petersburg 1991, p. 82.

<sup>6</sup> Sur ce concept voir B.A. Uspenskij, *Istorija russkogo literaturnogo jazyka (XI-XVII vv.)*, Munich 1987, p. 14 sq. Sur un plan plus développé, et en rapport avec le grec et l'arabe, voir J. Niehoff-Panagiotidis, *Koine und Diglossie*, Wiesbaden 1994, p. 106 sq.

18e siècle des livres liturgiques de rédaction russe, importés de Russie ou imprimés à Vienne et portant comme il est de coutume l'accentuation classique du slavon russe, on entend couramment en Serbie "spasal esi" là où est écrit "spaslb esi", "tébe" là où est écrit "tebé" etc. Il en est de même dans la prononciation ukrainienne du slavon ecclésiastique d'après les éditions de Kiev ou des uniates de Žovkva qui suivent également le système orthographique du slavon russe: tous disent "i vo viki vikov" là où est écrit "i vo vĕki vĕkov", avec ě, tandis qu'en Bulgarie le passage de ě à /ja/ devant consonne non palatalisée n'a pas lieu.

Un aspect intéressant sous ce rapport, et qui mériterait une étude plus approfondie, est le traitement musical de textes slavons ecclésiastiques en milieu serbe au 18e siècle. Nous nous contenterons de nouveau d'un seul exemple pour signaler la portée de cette question. Le poète serbe de l'époque baroque tardive, Lukijan Mušicki (1777-1837), a composé entre autres une mélodie pour l'hymne mariale *Dostojno est' jako voistinu*.<sup>7</sup> Le rythme musical de cette hymne correspond à l'accentuation russe, donc classique, du slavon ecclésiastique, tandis que dans les compositions de Stevan Mokranjac (1856-1914)<sup>8</sup>, qui utilise tout comme Mušicki l'orthographe et l'accentuation russe des textes liturgiques, le rythme musical correspond à l'accentuation štokavienne moderne du serbe.

Un autre trait caractérise, cette fois de façon négative, l'aspect supranational du slavon ecclésiastique; c'est la répartition et la diffusion de certains textes uniquement à l'intérieur d'une rédaction, et par là la restriction de ces textes à une région. C'est le cas des vies vieux-serbes de souverains et d'hiérarques du 12e au 14e siècles qui n'ont jamais été transcrites en dehors du territoire serbe et en dehors de son domaine linguistique.<sup>9</sup> C'est le cas aussi, bien sûr, des chroniques vieux-russes, mais ce n'est plus le cas déjà pour les homélies et vies de saints composées par le dernier patriarche bulgare au Moyen-Âge,

<sup>7</sup> Cfr. St. Mokranjac, *Pravoslavno srpsko narodno crkveno pojanje: Opšte pojanje*, Belgrade 1935, p. 265-67.

<sup>8</sup> Sur cette figure importante de la culture musicale serbe cfr. *Zbornik radova o Stevanu Mokranjcu*, ed. M. Vukdragović, Belgrade 1971.

<sup>9</sup> Voir à ce sujet l'étude d'ensemble de St. Hafner, *Studien zur altserbischen dynastischen Historiographie*, Munich 1964; id., *O semantičkim inovacijama u srpskoj redakciji crkvenoslovenskoga jezika*, in: *Tekstologija srednjovekovnih južnoslovenskih književnosti*, Belgrade 1981, pp. 77-87.

Euthyme de Turnovo, à la fin du 14e siècle. Son éditeur, Kažužniacki<sup>10</sup>, avait déjà dénombré voici près de cent ans 87 manuscrits de ses oeuvres en rédaction bulgare ou serbe ou russe. D'après la terminologie actuelle, on pourrait y ajouter la rédaction moldave. Les homélies d'Euthyme ont été incluses dans les homéliaires en slave ecclésiastique et, par là, diffusées en plusieurs régions.

Ceci nous amène à traiter brièvement du rôle du slave ecclésiastique comme langue littéraire. Il sert de véhicule à la littérature religieuse de traduction ainsi qu'aux oeuvres slaves originales comme les homélies de Grégoire Camblak, au tournant du 14e au 15e siècle, ou de Cyrille de Turov (mort vers 1182/83). C'est dans cette langue qu'ont été traduites des oeuvres byzantines à caractère profane comme la chronique de Jean Malalas, mais aussi des oeuvres byzantines de conception théologique mais non liturgique comme l'Hexaameron de Georgios Pisides, une oeuvre poétique du 7e siècle en vers dodécasyllabiques traduite en slavon en 1385 par Dimitrije Zograf, originaire de la Serbie méridionale.<sup>11</sup> Tous les manuscrits de cette traduction slave de l'Hexaameron, pour le dire assez mauvaise et évidemment en prose et avec beaucoup d'omissions quand le traducteur n'a pas compris son modèle, sont d'origine russe.

On ne fera que mentionner ici des oeuvres de type romanesque comme la *Légende de Troie*, le *Roman d'Alexandre* et les *Faits et gestes de Digenis (Devgenievo dejanie)*, traduites très tôt en slave de rédaction serbe ou russe, et qui dénotent déjà sensiblement du système linguistique du slave ecclésiastique, au profit des futures langues nationales.

Compte tenu des contingences historiques, le slave ecclésiastique cesse d'être une langue écrite productrice en oeuvres originales dès la fin du 14e siècle dans les Balkans, tandis qu'elle demeure le véhicule linguistique pour de nouvelles compositions en Rus'-Ukraine et en Russie moscovite jusqu'aux Temps modernes, au moins jusqu'à la fin du 16e siècle et au début du 17e siècle. Le cas de la Croatie avec le système graphique glagolitique ne sera par retenu ici, malgré son

<sup>10</sup> E. Kažužniacki, *Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375-1393)*, Wien 1901.

<sup>11</sup> Cfr. N. Radošević, *Šestodnev Georgija Piside i njegov slovenski prevod*, Belgrade 1963. L'Hexaameron, traduit aussi en arménien, a été l'objet de plusieurs études comparatives; voir la littérature à ce sujet dans R.W. Thomson, *A bibliography of classical armenian literature to 1500 AD*, Turnhout 1995, p. 56.

importance, faute de temps. Quant à la Bohême, une région à laquelle ont été consacrés de nombreux travaux, par exemple de R. Večerka<sup>12</sup>, on ne s'y arrêtera pas non plus, vu les traits spécifiques de ce domaine, vite isolé, et dans lequel se développera dès la fin du 13e siècle une littérature dans un système linguistique vieux-tchèque, nettement différent du slave ecclésiastique.

Il est donc évident que le problème dont il est question ici, le système et la fonction du slavon ecclésiastique comme langue écrite supranationale, concerne avant tout les textes appelés naguère "textes à contenu traditionnel"<sup>13</sup>, ce qui signifie textes religieux ou liturgiques, avant tout bibliques, traduits du grec en vieux-slave à partir de la seconde moitié du 9e siècle, et qui, en effet, ont été utilisés et recopiés sans cesse dans différentes parties du monde slave méridional et oriental jusqu'au début de l'imprimerie, voire même au-delà. Mais c'est une erreur de vouloir différencier au plan linguistique ce matériel textuel traduit du grec, rarement du latin<sup>14</sup>, des textes originaux composés en Bulgarie, Serbie, Rus'-Ukraine ou Russie moscovite. Il n'est que de relever le cas de Konstantin de Preslav, qui au 10e siècle en Bulgarie a enrichi les traductions déjà existantes d'hymnes liturgiques par des compositions propres, incluses à leur place dans les recueils liturgiques, de sorte que ce n'est qu'après les recherches poussées de Georgi Popov il y a une douzaine d'années<sup>15</sup> qu'on a pu se rendre compte de l'ampleur de ces compositions originales, non traduites du grec, mais certes identiques aux traductions au plan linguistique. Ici aussi, ces compositions d'origine bulgare, au sens moderne du mot, ont trouvé fortune en territoires serbes et russes sans aucune distinction.

Il en est de même pour les compositions hagiographiques du 15e siècle rédigées par des lettrés slaves du Sud, vivant et travaillant en

<sup>12</sup> R. Večerka, *Slovanské počátky české knižní vzdělanosti*, Prague 1963.

<sup>13</sup> L.P. Žukovskaja, *Tekstologija i jazyk drevnejšich slavjanskich pamjatnikov*, Moscou 1976, p. 11.

<sup>14</sup> L'étude ancienne de A.I. Sobolevskij, *Žitija svjatyh v drevnem perevode na cerkovno-slavjanskij s latinskogo jazyka*, "Izvestija otdelenija ruskogo jazyka i slovesnosti" 8 (1903) 1, p. 278-296; 12, p. 103-137; 14, p. 320-327, a besoin d'être révisée mais reste riche en matériaux et en intuitions.

<sup>15</sup> G. Popov, *Triodni proizvedenija na Konstantin Preslavski* (Kirilo-Methodievski studii 2), Sofia 1985.

Russie après l'expansion ottomane dans les Balkans.<sup>16</sup> Ces textes ne divergent en rien, sauf parfois au niveau stylistique, des vies de saints traduites du grec. Dans quelques cas même, pour une pleine compréhension de ces textes à structure artificielle, il est opportun de reconstituer le mode de pensée grec sous-jacent, sans pour cela devoir supposer une rédaction grecque. C'est le cas par exemple du panégyrique d'Euthyme de Turnovo par son disciple Grégoire Camblak, composé vers 1400 en slavon ecclésiastique, mais dont le mode d'expression est grec et le rythme oratoire byzantin.<sup>17</sup>

Cet aspect mérite d'être souligné pour notre propos: l'unité du slavon ecclésiastique comme langue écrite supranationale tient aussi du fait que les lettrés qui se sont servis de cet idiome avaient été souvent parfaitement éduqués en grec et possédaient le mode de pensée et d'expression de cette langue, qu'ils transposaient dans leurs compositions en slave. Parler de langue artificielle ne correspondrait pas aux critères de l'époque, mais plutôt à ceux de cette fin du 20e siècle, où la culture des langues classiques jouit de moins en moins d'importance. Il serait tout aussi injuste de qualifier d'artificielle l'immense production hymnique en latin médiéval, que ce soit des œuvres d'Ambroise de Milan, d'Hilaire de Poitiers ou de Prudence. Les nombreux volumes de la collection *Analecta hymnica medii aevi*<sup>18</sup> démontrent le contraire.

Cela ne surprendra guère de constater que le slavon ecclésiastique comme langue supranationale perd son importance et même sa fonction peu après les efforts de codification qui lui ont été consacrés, c'est-à-dire peu après l'apparition des premières grammaires de cette langue, construites bien sûr d'après le modèle grec. Le lieu d'apparition de ces grammaires et leur aire de diffusion sont aussi très significatifs et nous

<sup>16</sup> Cfr. I. Talev, *Some Problems of the Second South Slavic Influence in Russia* (Slavistische Beiträge 67), München 1973.

<sup>17</sup> Edition et traduction bulgare par P. Rusev - I. Gülübov - A. Davidov - G. Dančev, *Pochvalno slovo za Evtimij ot Grigorij Camblak*, Sofia 1971; cf. Ch. Hannick, *Byzantinische Rhetorik in der Lobrede des Grigorij Camblak auf Evtimij von Turnovo*, "Anzeiger für slavische Philologie" 22 (1993), p. 81-85. Les aspects linguistiques de la réforme du dernier patriarche bulgare avant l'invasion ottomane, Evtimij, ont été étudiés récemment de différents côtés; voir entre autres I. Charalampiev, *Stroiteli na starija bulgarski knižoven ezik - Turnovska knižovna škola*, Veliko Turnovo 1995; K. Kabakčiev, *Evtimievata reforma - Čipotezi i fakti*, Plovdiv 1997.

<sup>18</sup> Éditées par G.M. Dreves, Ch. Blume, H.M. Bannister, 55 vol., Leipzig 1886-1922, Registre ed. M. Lütolf, Berne - Munich 1978.

ramèment à la Rus'-Ukraine. Le traité grammatical du disciple d'Euthyme de Tŭrnovo, Konstantin de Kosteneč, au début du 15e siècle<sup>19</sup>, ne concernait que des questions d'orthographe, d'emploi des accents d'après le modèle grec, tandis qu'à la fin du 16e siècle apparaissent à Vilna et à L'vov des grammaires qui traitent en entier de la morphologie d'après la répartition des huit parties du discours. Dans ces régions où catholicisme et orthodoxie s'affrontent, où la culture occidentale polonaise s'oppose à la culture russe méridionale-ukrainienne, nourrie des traditions grecques, – ou l'enrichit –, apparaissent, liées au conflit provoqué par l'Union de Brest en octobre 1596, plusieurs traités polémiques, apologétiques, dans lesquels l'emploi de la langue revêt un caractère programmatique, que ce soit le polonais ou le slave ecclésiastique mélangé d'éléments ukrainiens.<sup>20</sup>

La question de l'alphabet mérite aussi d'être soulignée. Il y a des textes polonais en cyrillique et des textes slavo-ukrainiens en alphabet latin. Les grammaires appelées 'Αδελφότης de L'vov 1591, de Lavrentij Zizanj (Vilna 1596), de Meletij Smotrickij (Vilna 1619), avaient décrit la morphologie du slave ecclésiastique de type classique et présenté quelques traits de syntaxe. Ces grammaires se fondaient sur les textes slavons de l'époque, normalisés en rédaction russe, comme par exemple dans la grande collection des *Velikie Minei Čet'i* du métropolitain Makarij de Novgorod au milieu du 16e siècle.<sup>21</sup> On avait conscience de formuler les règles d'une langue ecclésiastique pratiquement immuable depuis les apôtres des Slaves Cyrille et Méthode au 9e siècle, d'autant plus que les manuscrits appelés vieux-bulgares, du 10e-11e siècle, étaient encore inconnus à cette époque<sup>22</sup>, de sorte que les particularités de ces textes slaves, les plus anciens qui soient accessibles, ne pouvaient pas être perçues.

On ne peut assez souligner ce point afin de mieux reconnaître d'une part l'assise scientifique de ces premiers efforts de codification grammaticale du slavon ecclésiastique, d'autre part la bonne foi de ceux

<sup>19</sup> Cfr. H. Goldblatt, *Orthography and orthodoxy. Constantine Kosteneč's Treatise on the letters*, Firenze 1987.

<sup>20</sup> L'ouvrage fondamental à ce sujet demeure A. Martel, *La langue polonaise dans les pays ruthènes, Ukraine et Russie Blanche 1569-1667*, Lille 1938.

<sup>21</sup> Cfr. N.F. Droblenkova, in *Slovar' knižnikov i knižnosti Drevnej Rusi*, III, Leningrad 1988, p. 126-133.

<sup>22</sup> Sur l'histoire de leur découverte et de leurs éditions cf. K.M. Kuev, *Sŭdbata na starobŭlgarskata rŭkopisna kniga prez vekovete*, Sofia 1986.

qui s'y dédiaient. Les manuscrits vieux-bulgares, sur lesquels les ouvrages modernes consacrés à cette langue se fondent, n'ont été découverts qu'à partir du milieu du 19e siècle. Seul l'évangélaire d'Assemani, en glagolite, se trouve à la Bibliothèque Vaticane depuis le milieu du 18e siècle<sup>23</sup>, sans qu'il ait attiré l'attention des slavistes avant sa première édition par Franjo Rački à Zagreb en 1865 (*Assemanov ili Vatikanski evangelistar*), édition à laquelle a collaboré le jeune Vatroslav Jagić – à l'époque il avait 27 ans –, édition dédiée à l'évêque de Djakovo, Josip Juraj Strossmayer, qui avait joué un rôle important au Premier concile du Vatican, de sorte que l'on peut croire que ce manuscrit glagolitique fut découvert lors de ce concile en 1860.

La littérature polémique de la Rus'-Ukraine et de la Russie occidentale de la fin du 16e et du début du 17e siècle est à mettre en relation au plan linguistique avec les nombreux actes des chancelleries métropolitaines et épiscopales de Russie de la même époque et du siècle précédent, en liaison avec le concile de Florence.<sup>24</sup> On remarquera aussitôt les différences notables au niveau du lexique, par exemple dans l'emploi de termes d'origine latine dans les textes provenant du contexte de l'Union de Brest. Le contenu dicte cette différenciation, et nous y reviendrons encore. Mais ce qui est plus important encore, c'est l'apparition vers la fin du 16e siècle dans les contrées de Rus'-Ukraine et en Russie occidentale du concept "prosta mova" – "langue vernaculaire", en opposition au slavon ecclésiastique de style "classique". Cette *prosta mova* emprunte à l'ukrainien des éléments phonétiques et morphologiques, tandis que les traits syntaxiques, que l'on peut qualifier de syntaxe d'emprunt au grec, disparaissent.

Il n'est pas possible de présenter ici les traits linguistiques de cette *prosta mova* ukrainienne née du slavon ecclésiastique sur la base de la langue parlée, ainsi que sur la base des caractères de la langue de chancellerie dans le grand-duché de Lituanie<sup>25</sup>, de même que dans les petites principautés d'Ukraine, de Volhynie et de Galicie. Son emploi dans des textes religieux est lié à la diffusion de textes bibliques, avant

<sup>23</sup> Kuev, *Sŭdbata*, p. 189 sq.

<sup>24</sup> Cfr. Ch. Hannick, *Die Metropolien von Moskau und Kiev nach dem Konzil von Florenz im Lichte der Metropolitan-Urkunden*, in *Sprache und Literatur Altrusslands*, ed. G. Birkfellner, Münster 1987, p. 53-72.

<sup>25</sup> Cfr. Ch.S. Stang, *Die westrussische Kanzleisprache des Großfürstentums Litauen*, Oslo 1935.

tout imprimés, provenant de cercles réformés de différentes couleurs, de prétendus arianisants, d'antitrinitaires et d'autres, qui, dans le courant du 16<sup>e</sup> siècle, acquirent en Pologne et en Ukraine une influence considérable.<sup>26</sup> La *prosta mova* et son emploi dans des textes comme l'*Evangelie učitel'noe*, un recueil d'homélies, assez simples de style et de contenu, sur les péricopes des évangiles selon l'année liturgique<sup>27</sup>, est la réponse orthodoxe à cette diffusion de textes considérés comme hérétiques et nocifs.

L'introduction de la *prosta mova* sanctionne par ailleurs la caducité du système linguistique du slavon ecclésiastique en Rus'-Ukraine et en Russie occidentale. Elle ne fut ni reprise ni imitée en Russie moscovite, où le slavon ecclésiastique fut une dernière fois codifié, jusque dans les moindres détails orthographiques et graphiques, sous le patriarche Nikon au milieu du 17<sup>e</sup> siècle. En Russie moscovite, il n'y avait aucun besoin urgent de s'opposer, par des textes plus compréhensibles au peuple, à une influence étrangère pernicieuse. La différence entre la langue écrite, le slavon ecclésiastique, et la langue parlée, était moins sensible qu'en Ukraine et dans les confins polono-russes. D'autre part, la force étatique et les mesures draconiennes prises de concert par le tsar et le métropolitain, puis le patriarche, contre toute atteinte à la foi orthodoxe, ou ce qui était considéré comme telle, rendaient un recours à une "démocratisation" de la culture livresque inutile. Un grec cultivé comme Maxime le Grec, qui séjourna en Russie dans la première moitié du 16<sup>e</sup> siècle (1518-1555) et traduisit nombre de textes du grec en slavon, se servit du slavon ecclésiastique de rédaction moscovite classique.<sup>28</sup> Il en est de même dans les traités assez nombreux qu'il rédigea en rapport avec son combat contre le manque d'éducation. Avant Maxime, un polémiste à traits conservateurs, Joseph de Volokolamsk, mort en 1515, s'avère être aussi un représentant du slavon ecclésiastique de rédaction moscovite dans ses traités contre les hérésies, un polémiste dont les doctrines ont été beaucoup plus étudiées que sa langue.

<sup>26</sup> Cfr. I. Ohijenko, *Ukrajins'ka literaturna mova XVI-ho st.; I: Krechiv's'kyj apostol 1560-čl r.*, Varsovie 1930.

<sup>27</sup> L'un de ces homéliaires, paru à Ev'c en 1616, a été réédité avec introduction de D.A. Frick, *The Jevanhelije učitel'noje of Meletij Smotryč'kyj* (Harvard library of early Ukrainian literature, Texts 2). Cambridge / Mass. 1987. Voir la description de cet ouvrage dans: *Knih Belarusi 1517-1917 - Zvodnyj katalog*, Minsk 1986, p. 87 (n° 78).

<sup>28</sup> Cfr. N.V. Sinicyna, *Maksim Grek v Rossii*, Moscou 1977.

Tout autre était donc au plan linguistique la situation en Russie moscovite et en marge de ses frontières, en Rus'-Ukraine et en Russie occidentale, à l'orée des Temps modernes: là, en Russie moscovite, une langue bien normalisée, considérée comme inattaquable par le temps et les nouvelles conditions de la société, ici, l'ébranlement du système linguistique et l'apparition de la *prosta mova*.

En comparaison avec le grec, dont les possibilités de développement sous le joug ottoman étaient bien moindre, on peut se demander pourquoi le système linguistique du slavon ecclésiastique comme langue écrite supranationale n'a pas survécu. Les efforts n'ont pas manqué et ont été entrepris de différents côtés. En Croatie au 17<sup>e</sup> siècle, on assiste en milieu catholique, jésuite ou franciscain, à plusieurs essais de surmonter les variantes linguistiques du slave méridional en recourant à une espèce de koinè serbo-croate, ou bien en russifiant les textes liturgiques glagolitiques, ou bien même en créant de toute pièce une langue panslave. Il est question ici des religieux croates Rafael Levaković, Bartol Kašić et Juraj Križanić.<sup>29</sup>

Ce n'est qu'avec peine qu'on résistera ici à la tentation d'esquisser le programme linguistique des trois personnages sus-mentionnés, tant ils brillèrent par leurs connaissances et leur engagement pour la création d'une langue littéraire slave fondée sur le slavon ecclésiastique, mais cela dépasserait le cadre de cet exposé, dans lequel j'éviterai de traiter des rapports entre slavon et langues nationales slaves, possédant déjà une structure distincte du slavon ecclésiastique. Ces rapports – j'évite à dessein le terme "contraste" et plus encore "opposition", car ce serait fausser les perspectives d'alors – se situent sur l'arrière-fond et dans le contexte des oppositions entre théologie catholique et théologie réformée, donc d'abord en dehors des territoires orthodoxes de tradition séculaire. On rappellera ici les noms de Simon Budny dans les années 70 du 16<sup>e</sup> siècle et de Francisk Skoryna dans le premier quart du 16<sup>e</sup> siècle.<sup>30</sup> L'un et l'autre ont beaucoup influencé

<sup>29</sup> La littérature à ce sujet est abondante; on ne citera que les ouvrages suivants: B. Pandžić, *Franjo Glavinić i Rafael Levaković u razvoju hrvatske pismenosti*, in id., *Bosna argentina. Studien zur Geschichte des Franziskanerordens in Bosnien und der Herzegovina*, Köln – Weimar – Wien 1995, p. 199-226; I. Golub, *Slavenstvo Jurja Križanića*, Zagreb 1983; diverses contributions au volume *Život i djelo Bartola Kašića*. Zbornik radova sa znanstvenoga skupa... Zadar – Pag, 18.-21. travnja 1991, Zadar 1994.

<sup>30</sup> Cfr. L. Moszyński, *Zur Sprache der Bibelübersetzung Szymon Budny's von 1572 in Biblia, to jest Księgi Starego i Nowego Przymiera in der Übersetzung des Simon*

l'histoire des idées et la théologie en Pologne et en territoire lituanien par leurs traductions de la Bible en une langue nettement différente du slavon ecclésiastique. C'est sans aucun doute grâce à eux, ou plus justement en réponse aux tendances qu'ils avaient suscitées, que fut réalisée à Ostrog, en Galicie, en 1581 la première Bible complète imprimée en slavon ecclésiastique de rédaction russe.<sup>31</sup> Budny abandonna résolument l'alphabet cyrillique et utilisa un idiome proche du polonais, mais dans lequel l'influence du slavon ecclésiastique dans le lexique apparaît souvent. Son prédécesseur Skoryna, originaire de Polock en actuelle Biélorussie, révisa le texte slavon de la Bible et y adjoignit des préfaces à différents livres bibliques en une langue mixte, considérée comme un précurseur du biélorusse, ce qui ne correspond guère aux options de son créateur. On se rappellera qu'il existait dans le grand-duché lituanien aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles une langue de chancellerie en écriture cyrillique, certes proche du slavon russe, mais présentant des traits linguistiques propres au russe occidental, donc à ce qu'on appelle aujourd'hui le biélorusse.

Le renouveau des études bibliques en pays slaves, en Russie comme en Tchèque, en Bulgarie, en Pologne, en Serbie, en Slovénie, n'a pas encore apporté une étude d'ensemble sur le rôle des traductions de la Bible dans l'histoire des langues slaves, et surtout sur l'antinomie entre textes en langue slave ecclésiastique, ou tout au moins slavonisante d'une part, et textes en langues sur le chemin des futures langues nationales. La littérature à ce sujet a pris ces dernières années une ampleur considérable et le grandiose congrès biblique organisé à Ljubljana en automne 1996, et dont les actes parus récemment<sup>32</sup> forment un volume de 2000 pages, a conféré à ces recherches une dimension nouvelle. Le problème n'est ni neuf ni moins encore unique en son genre, mais mérite d'être souligné dans notre contexte.

La question du slavon ecclésiastique comme langue littéraire supranationale se pose avec plus d'acuité encore dans le premier quart du 17<sup>e</sup> siècle, dans le courant des polémiques suscitées par l'Union de Brest de 1596 d'une part, et la restauration d'une hiérarchie orthodoxe à

<sup>31</sup> Budny (Biblia slavica II/3), Paderborn 1994, II, p. 353-416; *Belorusskij prosvetitel' Francisk Skorina i načalo knigopečatanija v Belorussii i Litve*, Moscou 1979.

<sup>32</sup> Réimpression anastatique Moscou-Leningrad 1988. Voir aussi Ja.D. Isaevič, *Ostrožskaja Biblija kak pamjatnik mežslavjanskich kul'turnych svjazej*, in *Fedorovskie čtenija 1981*, Moscou 1985, p.12-23 et différentes autres contributions à ce volume.

<sup>33</sup> *Interpretation of the Bible*, ed. J. Krašovec, Ljubljana 1998.

Kiev en 1620 par le patriarche Théophane de Jérusalem d'autre part. Le laps de temps est court, mais la production littéraire est immense, l'âpreté des luttes connaît peu de parallèles en Europe Orientale. Ce terrain de combats englobe l'Ukraine, donc hors des territoires moscovites, les régions lituanienes, la Pologne Orientale, la principauté de Moldavie. Un personnage pratiquement étranger à ces luttes théologiques et hiérarchiques, Simeon Polockij, né en 1629 et arrivé à Moscou en 1664 où il mourra en 1680, transmet en Russie moscovite un aspect de cette polémique, son caractère plurilingue.<sup>33</sup> Le 17<sup>e</sup> siècle, l'époque baroque, s'avère être en Europe Orientale, spécialement dans les actuels territoires de Pologne, Biélorussie, Lituanie, Ukraine et partiellement aussi en Russie moscovite, une époque de brassement des idées, où différents courants, différentes cultures s'opposent, une époque dont on a découvert uniquement ces dernières années l'importance capitale pour la culture slave, grâce surtout aux travaux de slavistes italiens et de rencontres organisées en Italie.<sup>34</sup> Un livre tout récent, d'Olga Strachova, laisse reconnaître l'ampleur des questions qui ont agité cette époque.<sup>35</sup>

Je ne m'arrêterai ici qu'aux problèmes de langue sur le fonds culturel et théologique. J'ajouterai aussitôt, en annonçant ou devançant les conclusions que je tirerai dans quelques minutes à la fin de ce rapport, que c'est à cette époque que se joue le sort du slavon ecclésiastique comme langue littéraire supranationale, et que c'est ici que nous pouvons saisir les raisons qui ont conduit à son déclin. Pour plus de clareté, j'éviterai de m'attarder au cadre chronologique. L'Europe Orientale, l'Ukraine, la Russie moscovite découvrent ou redécouvrent à cette époque l'importance des langues classiques, latin

<sup>33</sup> L'anthologie rédigée par V.K. Bylinin et L.U. Zvonareva, *Simeon Polockij, Virši*, Minsk 1990, donne un aperçu des compositions du poète de l'époque baroque en plusieurs langues, tandis que les deux volumes du recueil *Vertograd mnogovčevnyj* publiés par A. Hippisley et L.I. Sazonova, Köln – Weimar – Wien 1996, 1999, ne contiennent que des poésies en slavon russe.

<sup>34</sup> Les actes de la conférence de Gargnano sur la littérature polono-ukrainienne de l'époque baroque (septembre 1997) ont été publiés par G. Brogi Bercoff, M. Di Salvo, L. Marinelli, *Traduzione e rielaborazione nelle letterature di Polonia Ucraina e Russia XVI-XVIII secolo*, Alessandria 1999.

<sup>35</sup> O.B. Strakhov, *The Byzantine Culture in Muscovite Rus'. The Case of Evfimij Chudovskii (1620-1705)*, Köln – Weimar – Wien 1998.

et grec.<sup>36</sup> Le latin devient la langue d'enseignement de l'Académie orthodoxe de Kiev, fondée par le métropolite Pierre Mohyla en 1631.<sup>37</sup> A Moscou les frères Ioannice et Sophrone Lichudes, des Grecs, fondent en 1685 l'Académie Slavo-gréco-latine, où le grec est la langue de base. Cette académie perdra ses fondateurs en 1694, quand ils furent obligés de quitter Moscou, face à l'hostilité des milieux conservateurs.<sup>38</sup> On se rappelle la Moscou de l'époque de Maxime le Grec, environ cent ans plus tôt, et l'opposition du métropolite d'alors, Daniil, à tout ce qui était étranger au mode de pensée moscovite.

Au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, le patriarche de Moscou, Nikon (1652-67), tombe dans une grécophilie, presque une grécomanie, peu critiquée d'ailleurs, qui provoque le schisme des Vieux-Croyants.<sup>39</sup> Dans différents centres culturels de Russie Occidentale, de Lituanie et d'Ukraine, on assiste à une perception du danger venant de l'infiltration polono-latine et à laquelle on répond en cultivant d'une part la langue culturelle des adversaires, le latin, et d'autre part la langue de la tradition orthodoxe, le grec. Mais la polémique au plan littéraire s'exprime avant tout en slavon ecclésiastique, ou du moins en ce que l'on considère comme tel. Retenons deux noms d'abord: Lev Krevza et son pendant orthodoxe, Zacharija Kopystenskij dans le premier quart du 17<sup>e</sup> siècle. Krevza, l'uniat, utilise dans son bref traité *Obrona iednosci cerkiewnei* (Vilnius 1617) résolument le polonais, mais prétend se servir uniquement de traductions de textes patristiques, souvent déjà imprimées, en slavon ecclésiastique et non en latin ou en grec. Son adversaire orthodoxe, le moine de la Laure des Grottes de Kiev Kopystenskij, écrit sa longue réfutation *Palinodia*, restée inédite, dans une langue mixte de structure proche du slavon ecclésiastique, mais avec une masse de lexèmes polono-ukrainiens et surtout des

<sup>36</sup> Cfr. M.J. Okenfuss, *The Rise and Fall of Latin Humanism in Early-Modern Russia. Pagan Authors, Ukrainians, and the Resiliency of Muscovy*, Leiden 1995.

<sup>37</sup> Cfr. le volume spécial *The Kiev Mohyla Academy* de la revue "Harvard Ukrainian Studies" 8/1-2 (1984) avec, entre autres, l'article de I. Ševčenko, *The many worlds of Peter Mohyla*, p. 9-44 (réédité dans: id., *Ukraine between East and West*, Edmonton - Toronto, 1996).

<sup>38</sup> Voir sur ce complexe l'excellente monographie de E. Kraft, *Moskaus griechisches Jahrhundert. Russisch-griechische Beziehungen und metabyzantinischer Einfluß 1619-1694*, Stuttgart 1995. Résumé succinct chez M. Köhler-Baur, *Die Geistlichen Akademien in Rußland im 19. Jahrhundert*, Wiesbaden 1997, p. 12 sq.

<sup>39</sup> Le vieil ouvrage de N.F. Kapterev, *Patriarch Nikon i car' Aleksej Michajlovič I-II*, Sergiev Posad 1909-12, réédité à Moscou en 1992, reste encore très valable.

emprunts au latin.<sup>40</sup> Il a été certes élève de l'Académie de Kiev où il a appris le latin et suivi des cours de philosophie en cette langue, comme nous pouvons nous en rendre compte d'après le relevé des cours à cette Académie jusqu'à l'époque de Feofan Prokopovič, un contemporain et collaborateur du tsar Pierre-le-Grand.<sup>41</sup>

Quant à Simeon Polockij, dont il vient d'être question, il rédige deux grands recueils de poésie de style baroque en slavon ecclésiastique de rédaction moscovite, *Vertograd mnogocvėtnyj* et *Rifmologion*, mais aussi transpose en polonais des hymnes orthodoxes d'après le texte slavon, pour lesquelles on peut se demander à quel besoin cette transposition répondait.<sup>42</sup> Était-ce plus qu'un exercice littéraire? La question mérite encore une recherche approfondie.

Ce n'est nullement un hasard que le milieu culturel dont nous traitons, la Rus'-Ukraine du 17<sup>e</sup> siècle, vit aussi bien l'éclosion d'une littérature en slavon ecclésiastique mélangé d'éléments latins, que les premiers dictionnaires slavon-latins ou inverse. Citons ici les noms de Pambo Berynda et Epifanij Slavineckij, sans pouvoir nous attarder aux conditions de publication de ces ouvrages, si précieux pour la lexicographie du slavon tardif.<sup>43</sup>

On constate en tout cas que la polémique avec la théologie latine sonne le glas du slavon ecclésiastique comme véhicule linguistique pour des textes originaux à caractère supranational. Il faut exclure ici la poésie liturgique, qui utilise tellement d'éléments traditionnels, pour ne pas dire des poncifs, qu'elle ne peut être considérée comme une littérature originale. Les conditions sont pratiquement identiques en domaine grec, où jusqu'à présent un hymnographe de la Grande Église, un moine du Mont Athos, compose sur commande des hymnes et des

<sup>40</sup> Traduction et commentaire de B. Strumiński, *Lev Krevza's A defense of church unity and Zacharija Kopystenskij's Palinodia* (Harvard library of early Ukrainian literature, English translations III/1), Cambridge / Mass. 1988, p. 126-133.

<sup>41</sup> Ja.M. Stratij - V.D. Litvinov - V.A. Andruško, *Opisanie kursov filosofii i ritoriki professorov Kiev-Mogiljanskij Akademii*, Kiev 1982.

<sup>42</sup> Cfr. Ch. Hannick, *Theologische und kirchliche Komponenten in der slavischen Barock-Dichtung*, in *Slavistische Studien zum XI. internationalen Slavistenkongress in Preßburg/Bratislava*, ed. K. Gutschmidt, H. Keipert, H. Rothe, Köln - Weimar - Wien 1993, p. 135-149.

<sup>43</sup> Cfr. la solide présentation de I.V. Jagić, *Istorija slavjanskoj filologii*, St. Pétersbourg 1910, p. 32 sq. ainsi que *Istorija russkoj leksikografii*, ed. F.P. Sorokoletov, St. Pétersbourg 1998.

offices entiers pour les nouveaux saints, textes qui présentent peu d'originalité et qui reproduisent la diction des œuvres antérieures.

Cela ne veut pas dire que le slavon comme langue de traduction ait perdu sa valeur au 17<sup>e</sup> siècle. Bien au contraire. On assistera encore au 18<sup>e</sup> siècle à la création d'une œuvre d'ampleur considérable, la traduction en slavon ecclésiastique des principales œuvres mystiques byzantines, la *Philokalia*, devenue en slavon *Dobrotoljubie*, et à laquelle le moine d'origine ukrainienne, Paisij Veličkovskij (1722-1794), du monastère de Neamț en Moldavie, a travaillé avec une assiduité incomparable.<sup>44</sup> Certes, Paisij et ses collaborateurs pouvaient puiser aux trésors de traductions de textes monastiques du grec en slavon, effectuées surtout à l'époque de l'hésychasme, en Bulgarie et en Serbie au 14<sup>e</sup> siècle. Mais, dans beaucoup de cas, ils travaillèrent à frais neufs.

L'histoire littéraire de la *Dobrotoljubie* slave est bien connue grâce aux travaux du slavisant grec Antonios-E. Tachiaos<sup>45</sup>, mais tout reste à faire à propos des aspects linguistiques et en grande partie aussi pour les problèmes de tradition textuelle. Limitons-nous aux aspects linguistiques. Quand la *Dobrotoljubie ili slovesa i glavizny svjaščennago trezvenija* a été publiée à Moscou à la fin du 18<sup>e</sup> siècle (1793), onze ans après la parution de la *Philokalia* en grec<sup>46</sup>, cette traduction en slavon ecclésiastique, en partie neuve, en partie revue sur des textes médiévaux, ne répondait presque plus à un besoin concret. Le véhicule linguistique dont cette traduction se servait était périmé, et même dans les milieux monastiques il n'était plus compris parfaitement. Relevons toutefois l'aspect supranational de cette publication: Paisij Veličkovskij travaillait à Neamț, en Moldavie, était en relation suivie avec les monastères athonites et avec les monastères russes. En Moldavie, tout comme en Valachie, le slavon ecclésiastique était encore officiellement la langue de l'Église orthodoxe, mais il y

<sup>44</sup> Cfr. l'introduction de A.-E. Tachiaos à la traduction de J.M.E. Featherstone, *The life of Paisij Veličkovskij* (Harvard Library of Early Ukrainian Literature, English translation 4), Cambridge / Mass. 1989, p. XIII-XXXII.

<sup>45</sup> A.-E. Tachiaos, *Ο Παΐσιος Βελιτσκόφσκι (1722-1794) και η ασκητικο-φιλολογική σχολή του*, Thessalonique 1964; id., *Paisij Veličkovskij and Grigorij Savvič Skovoroda: Two Unconventional Reactions to Kievan Theology*, in *Filologia e letteratura nei paesi slavi. Studi in onore di Sante Graciani*, ed. G. Brogi-Bercoff et alii, Rome 1990, p. 613-621 (repris dans: id., *Greeks and Slavs. Cultural, Ecclesiastical and Literary Relations*, Thessalonique 1997, p. 573-581).

<sup>46</sup> Tachiaos, *Ο Παΐσιος Βελιτσκόφσκι*, p. 115.

avait déjà dès le 16<sup>e</sup> siècle des traductions du slavon en roumain, comme nous le montre bien le Psautier slavo-roumain (1577) du diacre Coresi.<sup>47</sup> Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Vladimir, Théophane Govorov (1813-1894), reprendra en Russie l'œuvre complète de la *Philokalia* et en donnera une traduction russe moderne, parue de 1876 à 1890<sup>48</sup> et utilisée jusqu'à nos jours, ce qui montre clairement que ce n'est pas le laps de temps de 80 ans environ, qui encadrerait le déclin du slavon ecclésiastique dans ce milieu, qui en est la cause. Ce déclin avait déjà commencé avant la publication de Paisij Veličkovskij. Et ce déclin ne fut pas arrêté par la publication en Valachie d'une collection d'homélies, *Kiriakodromion sireč Nedelnik* (Rîmnic 1806), de l'évêque bulgare de Vraca, Sofronij (1739-1813), qui utilise dans la seconde édition de son ouvrage, parue au début du 19<sup>e</sup> siècle, une langue plus slavonisante que dans la première.<sup>49</sup> Ces soubresauts signalent plutôt la longue agonie d'une langue qui avait déjà depuis longtemps perdu sa vivacité.

La grande époque créatrice du slavon ecclésiastique fut sans aucun doute le 14<sup>e</sup> siècle en Bulgarie, à l'époque du patriarche Euthyme de Turnovo, qui réalisa une synthèse qui, semble-t-il, ne fut jamais atteinte en Russie par après, malgré la seconde influence slave méridionale du 15<sup>e</sup> siècle. Euthyme conçut un projet littéraire de grande envergure, dont les premiers essors furent certes bientôt interrompus par l'invasion ottomane. En Russie, il manquait la diversité des genres littéraires pour les textes originaux. Mis à part le domaine des chroniques et, par là, le genre historique, la littérature slavonne originale en Russie ne comporte que des textes hagiographiques.

Il se peut aussi que la syntaxe calquée du grec<sup>50</sup>, trait intrinsèque du slavon ecclésiastique, ait entravé en Russie sa diffusion comme langue de littérature originale, tandis qu'en Bulgarie, la connaissance du grec facilitait l'adaptation de modèles syntaxiques à l'autre langue, le slavon ecclésiastique. L'enrichissement nécessaire du lexique se heurtait aussi, hors des Balkans et après l'invasion ottomane, à des difficultés insurmontables. Comment rendre des concepts modernes relatifs à la

<sup>47</sup> Coresi Psaltirea slavo-română (1577) în comparație cu Psaltirile coresiene din 1570 și din 1589, ed. St. Toma, Bucarest 1976.

<sup>48</sup> Cfr. G. Florovskij, *Puti russkogo bogoslovija*, Paris 1983, p. 397.

<sup>49</sup> Cfr. Sofronij Vračanski 1739-1813. *Bio-bibliografski ukazatel*, Sofia 1989, p. 18.

<sup>50</sup> Cfr. Ch. Hannick, *Lehnsyntax in Mittelbulgarischen*, "Die Slawischen Sprachen" 13 (1987), p. 15-27.

philosophie et aux sciences exactes, sinon en imitant les modes de composition verbale du grec! L'arménien a maîtrisé ce problème avec élégance. Le concept "téléphone" par exemple est aujourd'hui en arménien "hefaxos" (hefi "loin", xosem "parler"), tandis qu'en slave un composé calqué du grec "λεξικολογία - rečoslovie" n'a été que de courte durée.<sup>51</sup> La raison pourrait bien en être qu'il existait en arménien, dès le 6e siècle, une riche littérature philosophique qui est restée inconnue en slave. Ici, en slave, l'une des rares œuvres à contenu philosophique, la Dogmatique resp. Expositio fidei (CPG 8043) de Jean Damascène, connue en fragment dès le 10e siècle<sup>52</sup>, a été remaniée entièrement au 14e siècle en Bulgarie<sup>53</sup>, mais cette nouvelle traduction, riche d'éléments linguistiques prometteurs, n'a eu guère de diffusion.

Quant aux auteurs de l'Antiquité, Aristote, Proclus et autres, rien n'est passé en slave, de sorte que, lors de la polémique entre théologiens orthodoxes et catholiques uniates au début du 17e siècle, l'arsenal linguistique indispensable à l'expression des modes de pensée modernes pour l'époque, faisait défaut en slave ecclésiastique.

Nous touchons ainsi au problème central de cet exposé, la raison du déclin du slavon ecclésiastique comme langue écrite supranationale. A l'inverse du grec et de l'arménien, cette langue n'était plus apte, au début des Temps modernes, à exprimer des concepts philosophiques nés de la polémique religieuse ou de l'apologétique, au-delà des traditions hymnographiques ou homilétiques médiévales. Les besoins de l'argumentation amenaient les auteurs de textes originaux à recourir au polonais, au slavo-ukrainien mélangé de termes latins – et non grecs – ou plus simplement au latin, comme par exemple chez Stefan Javorskij (1658-1722), hiérarque russe d'origine ukrainienne au début du 18e siècle.<sup>54</sup> La théologie grecque pouvait s'exprimer en slavon, mais pas la théologie latine, tandis que la polémique contre la théologie latine pouvait sans difficulté se servir du grec, en recourant aux concepts du grec classique, restés inconnus en grande partie en slave.

<sup>51</sup> Cfr. titre du dictionnaire croate-italien-latin de Joakim Stulić (Stulli), Dubrovnik 1801-1810: *Rječoslovje* (= Rječoslovje).

<sup>52</sup> L. Sadnik, *Des heiligen Iohannes von Damaskus Ἐκθεσις ἀκριβῆς τῆς ὀρθοδόξου πίστεως in der Übersetzung des Exarchen Iohannes*, Wiesbaden 1967.

<sup>53</sup> *Die Dogmatik des Johannes von Damaskus in der kirchenslavischen Übersetzung des 14. Jahrhunderts*, ed. E. Weiher, Freiburg 1987.

<sup>54</sup> Cfr. traduction ukrainienne des cours en latin professés par lui à l'Académie de Kiev en 1693-94: Stefan Javorskij, *Filosofski tvorcy*, I, Kiev 1992.

Ainsi donc sur la base du grec – et non du latin – et presque conjointement à cette langue grecque, du moins pour une époque de formation, le slavon ecclésiastique aurait pu continuer à remplir les fonctions de langue littéraire supranationale. Mais, comme en grec médiéval et en grec des débuts des temps modernes, il aurait fallu "moderniser" la syntaxe du slavon ecclésiastique. Cette modernisation s'est faite, sur la base du latin et du polonais, ce qui a mis en exergue la vétusté et l'inutilité du véhicule linguistique slavon ecclésiastique.